Document généré le 25 avr. 2024 05:02

Liaison

Évelyne Voldeng, *La Cosse blanche du temps*, Mortemart (France), Éditions Rougerie, 1992, 33 pages

Andrée Lacelle

Numéro 73, septembre 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42972ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lacelle, A. (1993). Compte rendu de [Évelyne Voldeng, *La Cosse blanche du temps*, Mortemart (France), Éditions Rougerie, 1992, 33 pages]. *Liaison*, (73), 42–43.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mario Thériault, **Échographie du Nord**, Moncton, Les Éditions Perce-Neige, 1992, 48 pages.

La couleur de l'instant. Errance, impressions immédiates et cartes postales. À l'ère des éclats polychromes de l'image virtuelle, ce recueil laisse deviner une démarche où le rêve absent et l'évidence vécue du transitoire modulent la connaissance de soi. Voici un poète migrateur, un rien iconoclaste, qui fait bamboche sur un ton accrocheur, tonique et parfois désinvolte, affichant l'éphémère pour mieux dissimuler les dessous de cette réalité jetable qui lacère et délaisse quiconque y regarde de près : «je lamine mes émotions / mais je suis une bête qui se déchire la jambe (...) j'ai la confiance de ceux laissés derrière, la mienne m'ayant laissé depuis longtemps / j'ai le sourire des autres».

MARIO THÉRIAULT

Il y a ici plusieurs moments forts à l'effet décapant. «Le Vrai est une idée démodée (...) nous reprendrons possession de notre âme quand ce sera en vogue» : c'est dans *Lascaux II* où le poète dénonce le faux et la réplique sous le couvert de la rassurante imposture de notre merveilleux monde postmoderne. Par ailleurs, il ne se prive pas de cultiver ce leurre, un peu à l'instar de Cioran qui écrit dans **La Chute du temps** : «Je m'adonne au plaisir d'être déçu : c'est l'essence même du siècle». Plus loin, dans *Une petite nuit brumeuse*, Thériault dénonce, employant une langue de l'équivoque et des «mots costauds», la comédie aberrante du centre commercial, son vernis kitsch, le triomphe de l'accessoire et tout ce que cela dissimule de misère, à Winnipeg comme à Shédiac-Moncton : «aux grandes prétentions les grands espaces / un ciel, il nous étouffe, et notre morbide tendance (...) stop it / et on repart comme un sprinter nègre / on s'écrase la face contre de vieux bateaux échoués dans des refrains».

Dans *La triologie du sable* surgit le paysage affectif du Nord : «le sable s'envole dans mes yeux / l'irritation est salvatrice / elle me permet d'inclure le sable / dans ma compréhension de la norditude». C'est le sable de la baie de Fundy... Précisons toutefois que la saisie du lieu, le Nord en l'occurrence, le poète l'éprouve en pays étranger, dans le nord scandinave. Un peu à la manière d'Apollinaire dans sa veine simultanéiste, le poète est là-bas, ici, ailleurs, en l'absence de toute transition. Et si dans ces textes, le rêve est introuvable, s'il est absent, le rêve n'est pas mort : «au bord du Nord j'ai la confiance / de la lumière / pas encore vue». Puis, ce poème entier en anglais, *So We Bingo*, s'il suscite à la lecture, un renversement de perspective, il rappelle aussi cette pratique du voisinage linguistique devenue presque familière au contact d'oeuvres poétiques comme celle de l'écrivain québécois Jacques Renaud, et plus près de nous, les écrits de Patrice Desbiens.

«Je reste donc destination en poche / et attaché à la ferraille». Sous un tracé d'ultrasons captant l'excès de sensations, L'**Échographie du Nord** prend forme, et s'esquisse le dessein de l'être en devenir, ce «chasseur de solitude imposée par la proximité polaire». Déjà en début de recueil, dans ce poème jalon, *Le rat et le renard*, Thériault expose une vision d'une lucide légèreté où se croisent le stoïque et le dérisoire. Loin des tours d'ivoire de la poésie, ces poèmes qui n'en sont pas toujours, s'écartent résolument des voies convenues. Voici un dire original, souvent percutant, qui «secoue le figé et l'assis» aurait dit Henri Michaux.

Andrée LACELLE

Évelyne Voldeng, **La Cosse blanche du temps**, Mortemart (France), Éditions Rougerie, 1992, 33 pages.

Cherchez le coupe-papier... car grâce au temps d'éternité qui fait oeuvre «dans les coulisses du temps / entre deux mondes parallèles», cet opuscule à la facture intacte, très début-de-siècle, nous convie à feuilleter les pages en marge de la nouvelle modernité. De la même façon, l'absence de pagination, peu importe d'ailleurs la raison contingente, invite à errer dans l'ininterrompue parenthèse du temps et à s'en délecter.

Voici une suite de variations sur le temps, une suite de poèmes-strophes autonomes qui vous déverrouillent l'esprit au tournant de chaque page et, l'air de rien, s'insinuent tel un glissement déclencheur; l'effet, qui tient sans doute au fond orientaliste, suscite une douce animation contempla-

tive : «À la tempe bleue / des ajours du temps / un papillon orant». Il règne ici une délicatesse cultivant à l'occasion le mot rare : «la flamme blanche / brûle au coeur du vide laiteux / où plangore le feu» (...) «fluence du temps / dans les buissons polypiers / où rêvent des comètes mortes». Aussi l'auteure, nomade des grandes traditions de l'Esprit, invite au périple, longeant les rives archaïques des millénaires où l'être humain, un jour, a accosté, et qui sait, encore aujourd'hui, quand elle ou il s'attarde à la périphérie du temps, et consent à séjourner dans l'Ailleurs pour y chercher son âme : «Le sourire désincarné / du Bouddha d'émeraude», le Xst ou «le souffle bleu en attente de la Parousie», Kronos, Alcheringa ou le temps du rêve chez les aborigènes d'Australie, et d'autres allusions à la sphère spirituelle et au temps aboli.

Il faut signaler la double présence de la forêt et du blanc, qui occupe ici un espace inentamable : la forêt non pas menaçante et dévoreuse, mais plutôt saisie dans sa symbolique faste, celle du temple, lieu de ressourcement, de douceur secrète et ombreuse : «seule une fleur fantôme / tentait de fleurir / dans les arbres morts de la gaste forêt». Et le blanc, ici associé à l'invisible, au silence d'avant la vie, d'avant le commencement : «La graine s'envole / le lait se répand / dans la blanche forêt / de l'instant (...) Les terres calcinées / où des paons albinos / errent dans les allées du temps». Mais encore, le blanc, couleur initiatique, celle du rite de passage du visible à l'invisible, du temps profane au temps sacré : «Tous ces morts / dans la cosse blanche du temps / sont si pesants / par les heures bleu nuit / où l'orbe / ouvre son oeil d'insomnie».

Dans ce recueil, il y a déploiement d'une écriture au travail mesuré, accueillant le mot rare et l'invention pure, et au-delà de l'image, telle une force ondulante, on croit entendre le bruit du gong et la musique des moines tibétains. Évelyne Voldeng, poète de **Mes Amérindes** (Éditions Louis-Riel, 1987), propose ici une avancée, à la fois dans un accompagnement et un survol de soi-même, vers cet autre espace de conscience où se forge et se transmue le Temps creuset, celui du germe de vie sous scellé dans **La Cosse blanche du temps**...

Andrée LACELLE

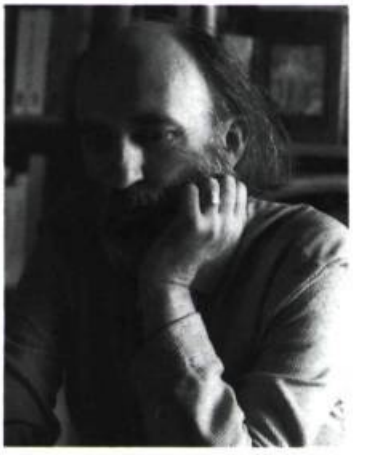
Georges Tissot, **Le jour est seul ici**, Sudbury, Prise de parole, 1993, 48 pages.

Un huis clos à ciel ouvert. **Le jour est seul ici**, c'est le temps de l'ermitage qui dure au-delà de la perte, au-delà de la mort. Son lieu, c'est le monde qui s'arrête quand «les cieux s'égarent» et que «le temps du mot est épuisé». Voici une enfilade de poèmes sans titre et sans séquence apparente avec au centre, la mort autour de laquelle gravitent le rêve, l'amour, la folie, dans un monde désacralisé où règne la *transparence du mal*, pour reprendre un titre de Jean Baudrillard.

Comment dire ? Tout dans ce recueil n'a pas la même patine. En effet, l'emploi apoétique, voulu ou non, de vocables et d'images de faible résonance crée ici et là un effet de décalage décevant qui laisse d'autant perplexe en raison du fond tragique qui domine. Mais passons, puisque par ailleurs, ce texte nous réserve des moments émouvants, certains vastes et graves de ton et de thème. Déjà en liminaire, on peut lire : «temps de pierre éclatée / rêve au sable du Dao» et plus loin, «se capture une force sous les montagnes les feux le temps / les saisons sans savoir jamais les pas / qui s'y retrouvent de perte en perte». Dans ce cheminement, il plane un calme intense, un souffle mythique qui transcende une douleur sans nom liée à la mort : «le navire de l'absence n'est pas loin», et encore, «je laisse le pays pour la mort / sans espérance de ce voyage / le frisson de l'amour n'y peut rien / même si le cri résonne au-delà de l'absence / je laisse la mort pour le pays». Il semble bien que la conscience de soi, de l'autre et du monde s'accroisse à la faveur de la perte, et à la mesure de sa démesure.

Cette poésie donne à lire l'anecdote inachevée de l'âme confinée à l'Ici, quand l'accès à l'absolu passe par la chimie des astres, lorsqu'ils irradient à la manière d'un jour sombre. Dans un temps figé qui fixe nos manques, l'auteur témoigne de notre présence au monde, dans son isolement sidérant, évoquant ces fragments d'incréé de «la parole vieille d'une longue histoire / plus loin que le soleil et les galaxies (...) sous l'horizon noir».

Andrée LACELLE



GEORGES TISSOT